

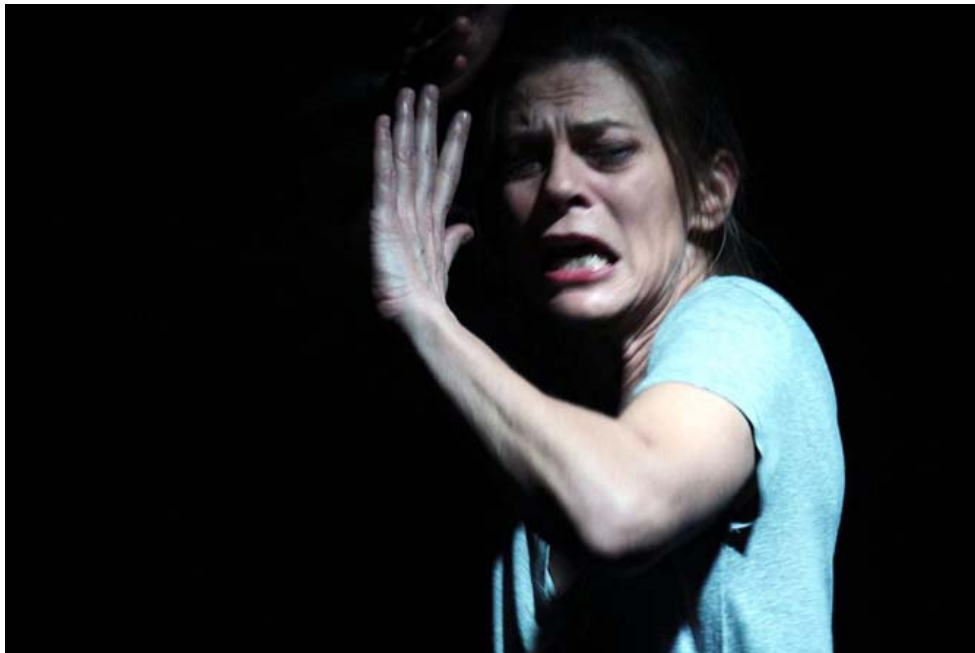
PRESSE

de la dernière production de la compagnie théâtre de l'Adour

PHEDRE Performance solo Pascaline Ponti

Journal La Terrasse 21 juillet 2014 Agnès Santi

A voir Salle Roquille : une performance époustouflante de Pascaline Ponti. Elle incarne et dialogue avec la partition racinienne en un geste sublime et saisissant.



Seule en scène, Pascaline Ponti fait entendre la partition racinienne avec un talent hors du commun, qui donne chair au verbe et le fait entendre avec une singulière acuité. En un souffle, elle passe d'un personnage à l'autre avec une habileté confondante. L'inflexion de la voix et le timbre changeant, quelques détails aussi dans l'expression du visage ou la posture du corps, et immédiatement le relais a lieu. C'est magnifique. Le spectateur n'est jamais perdu et saisit la tragédie par la puissance de l'alexandrin. *« Cette solitude me libère de l'identification. Les rôles, ici, sont écartés au profit du verbe. L'alexandrin devient l'unique protagoniste du drame. La voix change de timbres. D'où est-ce que ça parle ? Qui parle ? J'entends une voix, celle de Racine, une voix unique mais hantée. Je me tiens dans un état de disponibilité. Je suis une demeure transitoire. Je ne m'accapare rien. Phèdre, ce n'est pas moi. J'en suis l'interprète passionnée et désintéressée. »* a-t-elle confiée dans nos colonnes. Le résultat est largement à la hauteur de son ambition, à la fois très haute et humble. En pantalon souple et tee-shirt, soutenue par quelques lumières, Pascaline Ponti réalise une performance exceptionnelle, d'une force sidérante.

RueduThéâtre 15 juillet 2014 Anouk Pellet

Eh bien connais donc Phèdre, et toute sa fureur !

"Pour se souvenir, il faut se confier à l'oubli". Cette phrase de Maurice Blanchot constitue, selon Pascaline Ponti, le point de départ et d'arrivée de son interprétation du texte de Racine.

Comment traduire Racine sur scène ? Il faut non pas travestir l'auteur, mais lui donner une aura nouvelle, un corps neuf. C'est ce que parvient à faire Pascaline Ponti en se saisissant seule du texte de Phèdre dans son entier : elle l'empoigne et l'étreint avec sa seule voix et son seul corps. Ainsi, la forme originelle se métamorphose, en gardant son noyau de significations poétiques.

Pascaline Ponti incarne tous les personnages, sans rupture perceptible dans sa gestuelle et son ton de voix. La performance se déploie donc comme un tout, organique et complexe, comme un long poème tragique, s'affranchissant ainsi de successives incarnations et de la rigidité des différents masques. Elle fait donc entrer en résonance toutes les paroles de sa seule voix, dévoilant un seul et même flux, mettant à plat la hiérarchie ordinairement induite entre les personnages. Pourtant ils sont bien tous là, respirent sous nos yeux, dans leur désarroi secret, ensemble relié par le développement de leurs destins entremêlés par la fureur de Vénus.

La diction et la respiration s'accélèrent, reculent, épousent le conflit immanent de Phèdre et ses convulsions ; elle s'effondre, s'égare, espère, réprime et avoue, prise en étau jusqu'au précipice final, chute implacable d'un amour criminel. Pascaline Ponti fait vibrer cette figure infiniment humaine, qui scandalise et émeut, et la magnifie. Le dénuement scénographique fait toucher au texte sa forme la plus sublime, épurée ; Phèdre est incandescente, ployant et persistant sans trêve dans son malheur.

Pascaline Ponti parvient à nous faire entendre le cri de Phèdre ; il résonne, inaltéré et inaltérable, non comme une répétition mécanique, mais vivant et nouveau.

C'est avant tout une histoire d'éblouissement : Phèdre est « éblouie du jour qu'[elle] revoit », et d'abord par Hippolyte, Hippolyte par cette « flamme si noire » dont « la fille de Minos et de Pasiphaé » lui fait l'aveu, et par les exploits de son père Thésée, lui-même ébloui par les accusations trompeuses d'Œnone contre son fils... Ce jour-là, le jour de la tragédie, ils sont tous comme foudroyés par le formidable pouvoir de Vénus. Une seule voit s'ouvrir devant elle un amour « clair et serein » : c'est Aricie, jeune fille forte comme Racine sait les écrire, seule à échapper à une parenté fatale avec les dieux...

Donner le texte de *Phèdre* en son entier, en respirer tout le texte d'un vaste souffle. La vertu de Pascaline Ponti est de faire « monter » tous les personnages : Ismène, confidente d'Aricie, Panope, « femme de la suite de Phèdre », qu'on oublie toujours, prennent ici leur vraie place, disent ce qu'elles ont à dire, dans l'instant, dans l'urgence de la scène, forcément à hauteur égale. De même, les questions politiques prennent ici leur vraie place : Hippolyte a grandi en un jour, et pas seulement comme successeur de son père supposé mort. Il conquiert, dans ses paroles à Aricie, une vraie responsabilité, et s'il dit une fois de plus vouloir partir, ce n'est plus en timide apprenti partant pour son grand tour d'initiation, mais en prince raisonnable.

Porté par Pascaline Ponti, le poème dramatique a rarement résonné avec une telle générosité. La Poétique d'Aristote recule d'une case : le drame devient le récit, le chant qu'il porte en lui. Tout est emporté dans un mouvement continu, d'avancées et de retraits, d'élans et de retenue.

La comédienne n'illustre jamais, ne sépare pas les personnages, elle les enchaîne comme les diverses faces d'une même pensée. Elle se laisse traverser par eux, et ils nous parviennent. Elle le fait, si l'on peut dire, avec une passion tranquille, sans le moindre effet ni artifice.

Phèdre signifie, justement, « l'éblouissante ».

Pascaline Ponti ne cherche pas à éblouir : elle éclaire, et réchauffe la pièce de Racine. C'est fort, et beau.

J'ai toujours pensé qu'on pouvait dire Phèdre comme un poème, et non seulement le jouer comme une pièce de théâtre. Pascaline Ponti nous a donné ce texte vraiment unique, absolument extraordinaire, d'un seul souffle, avec son rythme d'hallali, marche funèbre qui s'accélère au fur et à mesure que la Mort gagne du terrain, avec ses inspirations et ses expirations, ses pauses et ses déferlements, ses moments murmurés et ses hurlements de rage, ou d'amour, ou de souffrance, ces distinctions se confondent dans l'incantation du poème, et le dire ainsi en continu, sans chercher à jouer les "personnages" mais en faisant du verbe poétique l'unique et véritable personnage du drame, et en servant seulement le rythme du texte, fait apparaître ce souffle haletant, sans cesse coupé, des esprits en proie à une panique surnaturelle qui hantent la Phèdre de Racine. J'imaginai un accompagnement de tambour, crescendo selon la progression de cette histoire de possession, habité par des fantômes venus de l'au-delà. Ou bien, pour cette leçon de ténèbres de l'amour fou, le prélude de Tristan et la transfiguration de la mort d'Isolde - mais il n'y a pas de transfiguration chez Racine, il est étonnant qu'un poète chrétien ait pu réaliser un drame aussi radicalement païen, pas un rayon de grâce pour venir nous sauver de la nuit du désir ni de l'abandon à la mort. Le théâtre, en divisant les voix, en les distribuant dans un jeu scénique réglé comme un ballet, certes fait apparaître le rituel de la danse d'amour et de mort mais aussi recouvre la puissance du pur flux poétique, la magie de l'invocation. Il y a dans Phèdre quelque chose de la pythie, de la prophétesse qui ne prend la parole qu'au bord de l'autre monde, à la limite des mondes, et l'on sent dans tout le drame la proximité menaçante des ombres infernales, de ces monstres surnaturels qui environnent la légende de Thésée, et qui reviennent avec ce roi de retour des enfers, pour l'assomption finale, comme pour le retour d'un refoulé. Ce que la fièvre de l'actrice m'a fait aussi comprendre, c'est le mariage paradoxal, dans le texte de Racine, d'une extrême tenue de la langue - c'est la langue frémissante d'une aristocratie non encore domptée par la monarchie, toujours dans la tension du défi, dans l'imminence du duel- et de l'absolue sauvagerie du contenu. Une extrême violence dans une forme terriblement surveillée, l'union presque incompréhensible d'un séisme inhumain et d'une maîtrise plus qu'humaine. Et il ne faut pas dire que l'inhumanité sacrée qui répond à l'appel poétique est disciplinée par la perfection de la forme, il faut à l'inverse comprendre que c'est précisément cette perfection de la forme qui est l'expression de la plus intense, de la plus haute cruauté. Il fallait oser nous faire entendre cette voix. Je ne suis pas prêt de l'oublier.

revueduspectacle.com 16 juillet 2014 Jean-Yves Bertrand

Le rêve de tout amoureux de Racine... en interpréter tout seul sa pièce préférée !

Pour Pascaline Ponti, c'est *Phèdre*, Phèdre qui avoue à sa confidente Oenone son amour incestueux (encore qu'il n'est pas son fils) pour Hippolyte (*C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.*), Phèdre qui se déclare en vain à Hippolyte (*Ah ! cruel, tu m'as trop entendue !*) avant que de le perdre (en fait, c'est le père qui condamne son fils en invoquant Poséidon) en apprenant le retour de Thésée...

Et c'est la mort d'Hippolyte (*Prends soin après ma mort de la triste Aricie*), petit chef-d'œuvre du récit dramatique de Racine puisque l'action n'a pas lieu sur scène mais qu'elle nous est racontée une fois passée - décuplant ainsi par notre imagination ce que mille images en 3D et en technicolor n'auraient pu aussi bien rendre !

Eh bien ici, dans ce *one-woman-Phèdre*, c'est la même chose : la présence de la comédienne suffit à incarner *tout* Phèdre...qu'on ne voit pas ce que d'autres comédiens apporteraient de plus à l'essentiel !